

L'être humain et sa double logique

Alain Roy

Numéro 74, automne 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. (2018). L'être humain et sa double logique. *L'Inconvénient*, (74), 5-5.

L'être humain et sa double logique

Certains débats et malentendus entourant le phénomène #MeToo (je pense, par exemple, à la fameuse lettre du *Monde* signée par Catherine Deneuve) peuvent s'expliquer par l'opposition entre deux conceptions de l'être humain, deux conceptions contradictoires que l'un et l'autre camp revendiquent exclusivement, comme s'ils étaient portés par la volonté de défendre une position purement « logique ». Mais l'existence humaine ne fonctionne pas ainsi, elle n'obéit pas à de tels soucis de cohérence. Notre malheureuse condition nous condamne à patauger dans des contradictions perpétuelles, tiraillés entre des vérités partielles tout à la fois nécessaires et insuffisantes.

La première de ces conceptions se fonde sur l'individualisme, entendu dans son sens positif ; c'est celle de l'*être autonome*. Cette conception célèbre l'unicité et l'intégrité de l'individu, sa capacité à s'affirmer, à exister par lui-même, à incarner une forme unique, à réaliser son potentiel. Si les mouvements d'*empowerment* ou d'affirmation identitaire réunissent des groupes de personnes, c'est au nom de ressemblances singulières, parce qu'on y partage en tant qu'individu un trait commun dont il s'agit de défendre la légitimité. Être reconnu « tel que l'on est » est le mot d'ordre de cette conception qui peut être qualifiée de monadique, dans la mesure où elle repose sur l'idée que chaque individu possède une identité propre et que celle-ci est un bien que la société doit protéger conformément aux valeurs fondamentales de notre civilisation : liberté de conscience, droit à l'intégrité, égalité des femmes et des hommes, etc. La notion de *safe space* trouve là sa justification : les individus ne doivent pas être discriminés ou persécutés pour ce qu'ils sont. La conception de l'être autonome balance entre des images de force et de vulnérabilité : c'est, d'un côté, l'être autosuffisant et résilient, qui assure sa permanence face au monde ; et de l'autre, une essence fragile, une différence constamment menacée par la présence de l'autre.

La seconde conception est celle de l'*être de désir*. L'être désirant s'oppose à l'être autonome dans la mesure où le désir suppose le manque, comme nous l'enseigne le philosophe dans la magistrale leçon du *Banquet*. Sans manque, il ne saurait y avoir de désir, et vice-versa, puisqu'on ne peut désirer que ce qu'on n'a pas. L'être de désir est donc un être manquant, un être incomplet traversé par cette faille du manque qu'il cherchera à combler par l'objet de sa quête. L'être de désir ne forme pas une totalité autosuffisante, une monade séparée pour qui l'autre représente une menace à son intégrité ; l'être de désir a besoin de l'autre, il est en manque de l'autre, car c'est grâce à l'autre seul qu'il peut trouver cette plénitude que l'être autonome n'a pas à rechercher, puisqu'elle lui est dévolue d'emblée du fait de sa singularité originelle. L'« affirmation de soi », pour l'être de désir, est un cul-de-sac, car le soi qui est le sien est une blessure ; c'est un soi insuffisant, un soi pour qui la morsure du désir est le rappel continu et lancinant de son incomplétude. Alors que l'être autonome affirme sa volonté d'être qui il veut, l'être de désir est à la merci de l'autre désirable, dont il espère un désir réciproque, chose qu'il ne peut forcer par le seul fait de son vouloir, car le désir de l'autre est tout

aussi impérieux que le sien. Le volontarisme de l'être autonome est sans objet sur la scène du désir, où rien ne peut être vraiment maîtrisé, contrôlé, affirmé ; l'être de désir est ballotté comme un fétu sur l'océan des caprices. C'est un être ontologiquement vulnérable, fragilisé par le manque qui le définit comme être désirant.

Chacun de nous vit sous l'emprise de ces deux logiques qui nous intimement d'incarner des idéaux incompatibles : être un individu fort en accédant à l'autonomie ; vivre pleinement en étant un être de désir. Pour échapper aux tiraillements qu'entraîne cette double injonction, plusieurs fausses issues s'offrent à nous, chacune cherchant à résoudre la contradiction par des formations de compromis toutes insatisfaisantes à divers égards puisque l'autonomie et le désir, principes incompatibles, ne peuvent être conciliés sans être dénaturés au passage.

Dans le spectacle que nous donne à voir le monde actuel, quatre formations de compromis semblent recevoir les faveurs des êtres humains. Il y a ainsi le *désir narcissique* : plutôt que d'incarner un être *désirant*, il s'agit de se poser en tant qu'être *désirable*. L'individu préserve son autosuffisance en se repaissant du désir des autres ; ainsi se dispense-t-il d'avoir à désirer autrui et d'éprouver le manque qui vient avec. Mais cela n'est qu'une illusion : le narcissique qui se veut autosuffisant demeure à la merci de l'autre et de ses regards.

Une autre voie est celle du *désir contractualisé* : dans cette configuration, l'individu consent à désirer, mais dans le cadre d'un régime fondé sur la volonté individuelle. Le désir n'est pas vécu comme quelque chose d'involontaire à quoi il serait assujéti au-delà de toute raison. Il se calcule plutôt sur le modèle de la consommation : on magasine l'autre en fonction de ses choix de consommateur et les relations prennent la forme d'ententes contractuelles où le désir, dépouillé de sa déraison, n'est plus que l'ombre de lui-même.

Le *désir prédateur*, dont il a été souvent question dans les révélations des derniers mois, cherche aussi à évacuer le manque par l'affirmation d'une volonté, mais en dehors des dispositifs contractuels : l'être désirant cherche à dominer la scène du désir ; l'autre y est instrumentalisé, ravalé au rang de simple objet, sur le modèle de la jouissance sadique.

Enfin, le *désir identitaire*, configuration qui semble propre à notre époque, consiste à déplacer le désir sur le terrain de l'affirmation identitaire. L'orientation sexuelle devient un militantisme : le désir n'est plus conçu comme l'envers d'un manque constitutif, il devient le symbole d'un particularisme individuel. Le désir n'est plus la marque d'une faille intérieure, c'est le signe reconnaissable d'une identité revendiquée.

Pour ceux que n'intéressent pas ces formations symptomatiques, il reste l'inconfort de vivre dans une zone grise où les limites entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas dépendent d'évaluations subjectives, souvent incertaines ; ainsi que l'inconfort de consentir à cet état de fragilité que suppose le désir, alors que tout le discours social ne cesse de nous encourager à devenir des êtres forts, invulnérables.